



Un petit studio au dernier étage dans un immeuble ancien sans ascenseur. Vingt mètres carrés. Une chambre, un coin cuisine, une salle de bain avec des toilettes. Une table, deux chaises. Un canapé convertible. Un frigo, un réchaud à deux feux. Des cartons, à peine ouverts. Un ordinateur et une imprimante installés au milieu des papiers, des cendriers remplis de mégots et des emballages de fast-food. Deux bouteilles de vodka vides, une troisième déjà bien entamée. Aucun verre.

L'homme assis par terre, le dos contre le mur au-dessous de la fenêtre entrouverte, n'en a guère besoin, car il boit directement à la bouteille. Difficile d'estimer son âge à cause de sa mine défaits. Probablement un trentenaire, plus très loin de la quarantaine. Il est sale et il est saoul. Mais pas assez saoul pour ne pas entendre la musique qui résonne dans l'appartement voisin. Les basses qui s'attaquent à ses oreilles avec l'intensité d'un marteau-piqueur. Pas de mélodie, juste un bruit dissonant et violent. Ce bruit agresse l'homme, qui a déjà mal au crâne. Qui aimerait se laisser porter par son ébriété jusqu'au sommeil. Ne plus penser. Oublier. S'oublier. Disparaître.

— Merde ! C'est de la merde ! Éteins ton trash-métal de merde !

Non sans difficulté, l'homme se lève pour donner des coups de poing dans le mur qui sépare les deux appartements. Sans effet.

Furieux, la bouteille à la main, il sort sur le palier et donne des coups de pied violents dans la porte de son voisin.

— Ouvre cette putain de porte de merde, fils de pute !

L'apparence de la personne qui ouvre le sidère. Il oublie d'avoir voulu lui écraser la bouteille sur la tête.

C'est peut-être un homme. Ou une femme. Un garçon au féminin, une fille au masculin ? Jeune. Mince. Les côtés du crâne rasés. Une crête de cheveux noirs qui tombent sur les yeux cernés de crayon noir. Des piercings partout. Un grand tatouage qui court du haut de l'épaule jusqu'au début de la main. Et un chat noir dans les bras.

— Que veux-tu ?

*Te casser la gueule, putain de punk à chien qui est un chat !*

— Baisse ton bazar ! Même ton chat doit être sourd.

— Tu es qui ?

— Ton voisin.

— Tu crois que seulement parce que mon voisin est un vieux con, je n'écouterai plus de musique ?

Le punk claque la porte. L'homme se retrouve seul avec sa bouteille. Il boit une gorgée. Éclate de rire. Puis, il s'effondre en larmes. Il rentre dans son appartement, termine la vodka et s'endort malgré la musique dont le volume ne baissera pas d'un décibel.



L'homme suffoque. La gorge serrée par des mains invisibles dont il cherche à se débarrasser. En vain. Les yeux grands ouverts, il ne voit rien. Que de l'obscurité. Froide. Puante. Gluante. Elle s'introduit dans sa bouche, dans son nez, pénètre tous les orifices et tous les pores de son corps, et l'envahit. À présent, il ne se débat plus. Résigné, il se laisse aller, espérant seulement que son agonie sera de courte durée. Bientôt, il va se perdre dans la douce inconscience. Bientôt il sera anéanti. Quel bonheur ! Bientôt...

Mais ce moment tant désiré peine à arriver et l'homme continue à éprouver un mélange d'angoisse et de dégoût. Désormais convaincu d'être condamné à perpétuité et de n'être qu'au début de sa descente aux enfers, il hurle sa terreur et son désespoir. Ils se moquent de sa souffrance. Ils sont là. Des milliers et des milliers de bouches émettent des rires désobligeants et cruels, qui résonnent dans son crâne. Comme si quelqu'un frappait à sa boîte crânienne une drôle de mélodie...

L'homme se réveille en sursaut. Il reconnaît l'endroit où il se trouve et se rappelle qui il est. Avec un soupir de soulagement, il se rallonge sur le canapé.

Ce n'était qu'un cauchemar ! Un de plus.

En revanche, le bruit est bel et bien réel. Quelqu'un tambourine à sa porte et ne semble pas prêt de s'arrêter.

Il se lève et va ouvrir. Le punk lui rit au nez.

— J'ai cru que tu étais mort. Ça va, mec ? Tu as une sale gueule. Je m'excuse pour hier soir. Pour me faire pardonner, je t'offre le petit-déj'. Allez ! Pousse-toi, mec, laisse-moi passer !

Abasourdi, l'homme ne parvient pas à protester. Le punk, un grand sac en kraft entre les mains, pénètre dans la pièce. Sans se laisser impressionner par le désordre qui y règne, il met la cafetière en route, trouve une poêle et prépare des œufs au plat.

— Fais un peu de place sur la table ! Tu as quelque chose qui ressemble à des assiettes et des tasses ? Sinon, va chercher chez moi !

Toujours incapable de prononcer le moindre mot, l'homme sort le nécessaire d'un carton et dresse la table.

— Voilà, tu es servi. Tu coupes le pain ? J'ai amené du beurre et de la confiture, si tu préfères le petit-déjeuner sucré, mais tu aurais tort de ne pas goûter à mes œufs.

— Comment tu t'appelles ?

Assis en face, il n'arrive toujours pas à distinguer s'il a à faire à un garçon ou à une fille.

— Zess.

Il ne peut s'empêcher de sourire.

— Zess. Zess lui ou Zess elle ?

Le punk hausse les épaules.

— Tu préférerais quoi ?

— Je m'en fiche. Tu écoutes de la musique de merde, mais tes œufs au plat sont d'enfer.

— Tu as des goûts de chiotte en ce qui concerne la musique, mais au moins tu sais reconnaître un bon œuf au plat. Toi, tu t'appelles comment ?

— Sébastien.

— Tu me sers du café, Sébastien ?

Il s'exécute. Ses mains tremblent. Il en renverse.

— Ah ! On est le matin et tu es déjà en manque ?

*Petit con ! Ou petite conne ?*

— Ce n'est pas ton problème. Alors ? Garçon ou fille ? Pour voir si je te casse la gueule à la prochaine connerie que tu me sors.

Le punk ne semble pas impressionné.

— Ah ! Ah ! Ah ! J'ai peur ! Tu as une drôle de façon de remercier les gens.

L'homme reprend du café. L'envie d'alcool devient de plus en plus forte. Mais la bouteille est vide. Et on dirait que le punk n'est pas pressé de partir.

— Je ne t'ai rien demandé.

En plus, ce mal de tête ! Si au moins il avait une aspirine !

— C'est vrai. Considère ça comme une mini-fête des voisins. C'est elle.

— Quoi ? — Il ne comprend pas tout de suite. — Ah. Elle comme une fille ?

— Ouais. Si tu veux voir ma poitrine ou mon sexe pour être sûr, ça sera une prochaine fois. Il faut que je file.

— Tu vas où ?

Sa propre question le surprend. Ainsi que ce soudain désir qu'elle ne s'en aille pas. Qu'elle reste encore un peu. Reprenne du café. Lui resserve des œufs. Montre sa poitrine. Son sexe. L'empêche de sortir pour racheter une bouteille de vodka et se saouler avant même d'avoir décuité.

— Au boulot.

— Tu fais quoi ?

*Reste ! Encore un peu !*

— Je suis coiffeuse.

Il s'esclaffe. Plié en deux, il n'arrive pas à mettre fin à sa crise de rire. Il est conscient de rigoler bêtement. Mais il en a besoin. De rire. Jusqu'aux larmes. Pour ne pas pleurer.

— Tu en as encore pour longtemps ?

Elle semble plus intriguée que vexée.

— Désolé. Je ne voulais pas... J'ai juste du mal à t'imaginer faisant la mise en plis à une mamie du quartier.

— Pourtant ça m'arrive. Toi aussi tu aurais besoin d'une nouvelle coupe de cheveux.

Son rire cesse d'un coup. Il ressent une soudaine montée de colère contre cette fille qui s'introduit chez lui. *Je ne t'ai rien demandé. Petite conne ! Dégage ! Avant que je ne te casse la gueule !*

— Toi, tu fais quoi ? Tu écris ?

De toute évidence, *la petite conne* a l'œil. Les nombreuses feuilles corrigées et recorrigées, dispersées à travers de la pièce. Des dictionnaires où il cherche désespérément des mots. Sans en trouver. Ce n'est pas étonnant. On ne peut pas trouver des mots pour raconter une histoire absente. Pour exprimer un rien. Remplir un vide.

*Non, je n'écris plus. Je remplis des feuilles, c'est tout...*

— Oui. Enfin...

— Je peux lire ?

*Mais tu te prends pour qui ? Va-t'en ! Va retrouver ton chat ! Tes ciseaux, tes peignes, tes shampoings, tes je ne sais pas de quoi tu as besoin pour couper des vieilles têtes à des vieilles biques !*

Il lui tend le manuscrit.

— Prends-le ! Et va-t'en !

Elle le scrute et il se dit qu'elle a des beaux yeux. Verts. Comme ceux de son chat.

— Je te le ramène. Finis les restes mais pense à me rendre le pot une fois vide.

Elle part. Son besoin d'alcool devient intenable.